

# Yseut et Tristan comme parents : *le Roman d'Ysaïe le Triste*

Brîndușa Grigoriu\*

## *Yseut and Tristan as Parents : the Romance of Ysaïe le Triste*

**Abstract:** When a rumor concerning the hero's parents has the chance to become a medieval romance, the prequel is just as important, in its affective dimension and moral connotations, as the story itself. The present article explores the intertextual creation of a new topos in early modern literature – the fertility brought about by the mythical love potion, in the narrative worlds of Tristan and Ysolt – and the axiological negotiations meant to ensure its reception in the autumn of Arthurian romance.

**Keywords:** Romance of Ysaïe, philter, fecundity, Tristan, Ysolt, *losengiers*, guilt / shame, emancipation.

Au bas Moyen Âge, en plein déclin arthurien et en toute recrudescence mythique, une voix révèle l'impensable : Tristan et Yseut, qui s'aimaient depuis trois siècles, viennent d'avoir un enfant.

C'est le conteur du *Roman d'Ysaïe le Triste* qui accrédite cette rumeur, en lui apposant le sceau de l'écriture et en lui conférant, liminairement, le statut d'une anecdote de coulisses : « Pour che que li desrains livres de Tristran dist en ceste maniere: explicit le livre de Tristran et de ses fais, veul je commenchie une petite ystore d'un sien fil qu'il engenra en une riche dame que l'on appelloit Yseut. » (Giacchetti, 1989 : § 1, p. 27). Ainsi, le narrème de l'engendrement d'un bâtard de légende, inénarrable jusqu'au tout début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, conduit à l'engendrement d'un livre, dans un parfum de scandale qui n'a pas échappé au flair des médiévistes ; dès le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, en effet, plusieurs études enquêtent la parenté ratée<sup>2</sup> et la créativité libérée<sup>3</sup> du personnel néo-tristanien.

---

\* Maître de conférence, Université Alexandru Ioan Cuza, Iași, Roumanie, [brindusagrigoriu@yahoo.fr](mailto:brindusagrigoriu@yahoo.fr)

<sup>1</sup> Au sujet de la datation, nous nous fions essentiellement aux arguments avancés par André Giacchetti dans l'« Introduction » à son édition. Par ailleurs, selon Laurent Brun, rédacteur du site Arlima (Archives de littérature du Moyen Âge) et ses collaborateurs, il s'agirait de « [la] fin du XIV<sup>e</sup> ou [le] début du XV<sup>e</sup> siècle »,

<sup>2</sup> Sur le génome littéraire de la folie d'amour et sa transmission de Tristan à Marc via Ysaïe, voir Barrington Francis Beardsmore, *Ysaïe le Triste: An Analysis and a Study of the Role of the Dwarf Tronq*, thèse de doctorat, University of British Columbia, Vancouver, 1969, consultée en ligne le 15 mai 2018

S'il y a quelque chose à dire après l'*explicit* du dernier *Tristan*, ce quelque chose est plutôt honteux, appréhendé sous l'angle de la *shame culture*<sup>4</sup> promue par politique européenne et la morale chrétienne du Moyen Âge finissant, qui se montre particulièrement sensible à « l'imputation de bâtardise ou de l'absence de sang royal »<sup>5</sup>, aussi bien qu'à la « [dénonciation de] l'autre » sous l'emprise d'« une vision manichéenne du monde où le Mal était rejeté hors de soi ou hors du groupe »<sup>6</sup>. Tout en restant ouvert à l'autre-monde celtique, avec ses fées, ses forêts et ses charmes, le public de la matière de Bretagne témoigne d'une « préoccupation morale bien plus affirmée dans les réécritures du XV<sup>e</sup> siècle que dans les originaux qu'ils reprennent » ; même si ces continuations romanesques au souffle épique ne sont pas des *vitae sanctorum*, « il est bon », selon le mot de Damien de Carné, « que le chevalier soit d'une conduite morale exemplaire, ce qui légitime l'écriture et la lecture du roman »<sup>7</sup>. Lorsqu'il arrive qu'un héros

---

sur <https://open.library.ubc.ca/cIRcle/collections/ubtheses/831/items/1.0104008>, ici p. 94 sq. Sur les ratages de la maternité auprès d'Ysaïe et de Marc, voir Patricia Victorin, « La Reine Yseut et la fée Morgue ou l'impossible maternité dans *Ysaïe le Triste* », *La Mère au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre*, 16, 1999, p. 261-275, ici p. 272-275.

<sup>3</sup> Voir Patricia Victorin, *Ysaïe le triste, une esthétique de la confluence : tours, tombeaux, vergers et fontaines*, Paris, Champion (« Bibliothèque du XV<sup>e</sup> siècle », 63), 2002, p. 204 sq. Sur la figure matricielle de Marte et sa maternité de substitution, greffée sur l'écriture et délaissant l'éducation de son enfant, voir Michelle Szkilnik, « Des Femmes écrivains : Néronès dans le *Roman de Perceforest*, Marte dans *Ysaïe le Triste* », *Romania*, 117, 1999, p. 474-506, ici p. 488-505. Sur le pouvoir de la femme écrivain et la filiation spirituelle Yseut-Marthe, voir aussi Marilyn Lawrence, « Yseut's Legacy: Women Writers and Performers in the Medieval French Romance *Ysaïe le Triste* », *Acts and Texts. Performance and Ritual in the Middle Ages and the Renaissance*, éd. Laurie Postlewait, Wim N. M. Hüskén, Amsterdam ; New York, NY, Rodopi, 2007, p. 319-336, ici p. 332 sq.

<sup>4</sup> La dichotomie « *guilt culture* » / « *shame culture* » est relancée par Eric R. Dodds dans son ouvrage *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1951, p. 28-64 ; l'auteur en souligne le caractère descriptif et la validité relative, sans prétendre offrir « *any particular theory of cultural change* » (p. 28).

<sup>5</sup> Gilles Lecuppre et Élodie Lecuppre-Desjardin consacrent une étude au rôle joué par l'accusation de bâtardise dans la remise en cause de l'autorité de Charles le Téméraire et dans la construction du « patrimoine politique » et de « l'arsenal de la famille d'York, tout au long de la guerre civile » ; voir leur article « La Rumeur : un instrument de la compétition politique au service des princes de la fin du Moyen Âge », dans *La Rumeur au Moyen Âge. Du mépris à la manipulation. V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, dir. Maïté Billoré et Myriam Soria, Rennes, PUR, 2011, p. 149-175, ici p. 168. Ce genre d'accusation faisait partie du répertoire de calomnies politiquement agissantes de l'époque.

<sup>6</sup> Nicole Brocard, « La Rumeur, histoire d'un concept et de ses utilisations à Besançon et dans le Comté de Bourgogne aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles », *La Rumeur au Moyen Âge...., op. cit.*, p. 119-131, ici p. 121-122.

<sup>7</sup> Damien de Carné, « *Ysaïe le Triste, le bras armé de Dieu* », *Actes du 22<sup>e</sup> congrès de la Société internationale arthurienne, Rennes, 2008*, éd. par Denis Hùe, Anne Delamaire et Christine Ferlampin-Acher, Rennes, Centre d'études des littératures et langues anciennes et modernes, 2008, consulté en ligne le 15 mai 2018, sur le site <https://www.sites.univ-rennes2.fr/celam/ias/actes/pdf/decarne.pdf>, p. 1-16, ici p. 12.

romanesque, sous le poids de ses modèles féeriques et humains – notamment Tristan et Lancelot – ne parvienne pas à épouser cette exemplarité, une instance corrective monte la garde, pour assurer le retour à l'ordre, via le sacrement du mariage et la victoire sur les païens<sup>8</sup>.

Au bas Moyen Âge, la matière tristanienne, que le conteur anonyme expédie en toute hostilité en arborant l'esthétique de la distanciation – « mais je n'en veul mie faire ung loing conte car je voel entreprendre le mains sur le livre Tristans que je puis. Nequedent y ay ge prins mon teume, et ay assés raison, car li commenchemens du fil doit venir du pere. » (§ 7, p. 30) – se révèle fructueusement modélisante. Le lecteur n'a même pas besoin que l'on nomme un auteur ou autre du luxuriant *Livre de Tristan*, devenu simplement un champ gravitationnel dont il faut surmonter l'influence écrasante : partout, Tristan est reconnu, en vertu de sa prouesse impulsée par l'amour, comme un des meilleurs chevaliers arthuriens, dont la *memoria* est admirativement cultivée dans des dizaines de manuscrits et d'incunables relevant du cycle *en prose* et de ses avatars italiens, espagnols, portugais ou anglais (en particulier Thomas Malory, livres VIII-XII)<sup>9</sup>, mais aussi dans des textes plus marginaux, où sa valeur chevaleresque va jusqu'à frôler l'*imago* épique de Roland<sup>10</sup>. Compagnon et faire-valoir de Galaad dans la quête du Graal, il est déploré comme la victime innocent(é)e de Marc, devenu l'ennemi par excellence de la paix et de l'affabilité<sup>11</sup>. Par ce biais dyadique, le *Tristan en prose* « attribue [...] aux personnages de Marc et de Tristan un rôle symbolique dans la lutte entre le bien et le mal, ou plutôt entre bonne et mauvaise chevalerie. »<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> « Le roman se clôt sur la bataille finale qui consacre la victoire des chrétiens contre les Sarrasins, sur la double quête nuptiale menée à bonne fin (Ysaÿe épouse Marthe et Marc, sa jolie Sarrasine Orimonde) », grâce au personnel féerique servant, lors des circonstances critiques, de « garants de la foi morale et chrétienne » ; voir Patricia Victorin, « La fin des illusions dans *Ysaÿe le Triste* ou Quand la magie n'est plus qu'illusion », *Magie et illusion au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1999, p. 569-578, disponible en ligne sur <http://books.openedition.org/pup/3408>.

<sup>9</sup> Sur la renommée romanesque de Tristan dans les cycles en prose européens, voir, par exemple, *The Cambridge Companion to Medieval Romance*, ed. Roberta L. Krueger, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 175-178.

<sup>10</sup> Voir Caroline D. Echhardt, Bryan A. Meer, « Constructing a Medieval Genealogy : Roland the Father of Tristan in *Castelford's Chronicle* », *Modern Language Notes*, 115, 5, 2000, p. 1085-1111, sur cette généalogie fondée sur la réputation d'excellence militaire des deux personnages, en dépit de toute tradition romanesque.

<sup>11</sup> Cf. Eugène Vinaver, *Études sur le Tristan en prose. Les sources, les manuscrits, bibliographie critique*, Paris, Champion, 1925, p. 19 sq. En effet, par opposition à Arthur, qui favorise les plaisirs courtois et le bon compagnonnage tolérant, Marc se révèle être non seulement le violeur et le meurtrier de sa propre nièce, mais aussi, plus généralement, « le seul témoin de l'ancienne barbarie », le dernier agent d'une « morale sexuelle » où la force brute l'emporte sur toute considération sociale et religieuse. Voir Emmanuèle Baumgartner, « Arthur et les chevaliers envoisiez », *Romania*, 105, 418-419, 1984, p. 312-325, ici p. 323.

<sup>12</sup> Damien de Carné, *Les Rois dans le Tristan en prose. (Ré)écritures du personnage arthurien*, Paris, Champion (« Essais sur le Moyen Âge », 51), 2011, p. 343.

Comme pour marquer cette vision antagoniste sans avoir à l'articuler sous la forme d'une déclaration de guerre au royaume (déjà ridiculisé) de la Cornouailles, les chevaliers de la Table Ronde y portent des « robes noires » pour la première fois dans l'Histoire, honorant de façon unique Tristan (et implicitement Yseut !), selon la « nouvelle loi [de la] morale courtoise »<sup>13</sup> favorable à l'excellence héroïque, à la démesure érotique, et à la magie d'un lien lumineusement et secrètement consensuel, apte à défier la mort.

C'est dans cet univers où le charisme de Tristan bat son plein *post mortem* qu'Ysaÿe est appelé à nouer, au tranchant des armes, une nouvelle solidarité masculine : mû par la relique de Lancelot – introduit comme le vengeur attitré du héros de Cornouailles – l'enfant se sent tenu d'aimer ses amis et détester ses ennemis, en grossissant les lignes de force de son héritage romanesque<sup>14</sup>. Élevé par des créatures féeriques en marge de la société courtoise et même humaine<sup>15</sup>, il lui revient de fédérer ses futurs compagnons autour d'une représentation du « bras de Dieu »<sup>16</sup> qui se révèle finement « céleste », sans dogmatisme étroit ni abstinence zélée.

Si l'exemplarité d'Ysaÿe peut s'épanouir lorsque la noblesse, la foi et l'amour à la Béroul<sup>17</sup> se voient couronner par un mariage à la Chrétien de Troyes, elle se ressourc à un double ratage en matière de sacrements : l'*essample* de Tristan et l'os de Lancelot. En effet, ni l'un, ni l'autre de ces modèles de réussite individuelle – compatibles en ceci avec l'adoubement du nouveau Triste – n'inclut la possibilité de concilier l'amour et le mariage dans ce monde ; aussi faut-il un certain temps à leur émule pour s'y résoudre, et une série d'épreuves à son fils pour s'y résigner.

Face à ce magma génésique riche en solitudes loyales, l'auteur du néo-Tristan met un bémol à la loi de l'hérédité littéraire en attribuant quelques mutations comportementales au petit-fils de l'amant d'Yseut, ironiquement nommé *Marc* selon son grand-oncle. Le narrème de l'infidélité joue ainsi le

<sup>13</sup> Emmanuèle Baumgartner, « Arthur et les chevaliers envoisiez », art. cit., p. 324.

<sup>14</sup> Telle est la réaction d'Ysaÿe face à la biographie héroïque dévoilée par Merlin : « qunt ly enfes l'oÿ sy commencha a rire en disant : 'Benoit soient tout my amy et maleoit my anemy car je lez hech.' », *Ysaÿe le Triste*, éd. cit., § 21, p. 39.

<sup>15</sup> Comme Lancelot du Lac, mais sans que son environnement soit entièrement submergé par la féerie ; pour Ysaÿe, l'ermite Sarban compense, en toute humanité, le lait mélusinien de l'altérité ontologique.

<sup>16</sup> Sur la téléologie divine et ses rouages anthropiques dans *Ysaÿe*, voir Damien de Carné, « Ysaÿe le Triste... », art. cit., p. 11 : « que les œuvres d'Ysaÿe, le bras armé de Dieu, et les aventures rituelles de Marc aient pour but final la *translatio* concrète de Tronc à Aubéron, et métaphoriquement celle de la matière arthurienne à la matière de geste, atteste que le nain s'est en quelque sorte substitué à Dieu comme destinataire et comme destinataire de l'action. ».

<sup>17</sup> Sur le rapport entre le *Tristan* de Béroul et *Ysaÿe*, entre l'incandescence amoureuse des débuts et la mélancolie crépusculaire qui vient distendre le fil du récit, voir Alain Corbellari, « Des fenêtres ouvertes sur la mémoire : du *Tristan* de Béroul à *Ysaÿe le Triste* », *Par la fenêtre : Études de littérature et de civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2003, p. 105-113.

rôle de comparant implicite entre les deux personnages et leurs mondes possibles<sup>18</sup>, comme pour dresser un *Roman de Marc II* au sein d'*Ysaÿe*.

La réécriture de *l'amer* revient à dépouiller tout d'abord la matrice légendaire : le *Roman d'Ysaÿe* évince le « double adultère »<sup>19</sup> tristanien retenu par Thomas d'Angleterre, au profit d'une histoire de lèse-majesté visant un « traîtres » (§ 5, p. 28) couronné. Ainsi, le purisme érotique des aïeux tend un lit de Procuste au nouveau Marc, qui se révèle corporellement vaillant – à la hauteur de ses ancêtres – mais quasiment incapable d'élire une dulcinée et d'en faire la femme de sa vie. D'une génération à l'autre, l'amour comporte un dosage spectaculairement différent, tantôt enivrant pour le couple et ses proches (chez le fils unique de Tristan et Yseut), tantôt désabusant jusqu'au morcellement érotique (chez le petit-fils – unique aussi – des amants de Cornouailles), sans perdre son statut de référent idéal. Par la force des choses, du vin et de son destin scribal, Tristan demeure Tristan, aux yeux des siens et de ses lecteurs, en ce qu'il ne peut aimer qu'Yseut<sup>20</sup> : il excelle donc à l'aimer, et n'a plus d'alternative conjugale à envisager<sup>21</sup>, alors qu'un Marc peut bien s'éloigner de sa compagne, prêt à s'ébattre ailleurs<sup>22</sup>...

Et l'intratextualité engouffre les hypotextes, au gré des hantises et reprises : tandis que Tristan *l'Amerus* savait vaincre la méfiance de Tristan le Nain même en époux d'une autre Yseut, pour imposer, au prix de sa vie, le respect de sa renommée de fin amant, son rejeton est humilié, à l'autre bout du spectre, par tout un peuple de nains justiciers, et se rend à l'évidence qu'il faut former un couple pur et mûr seulement quand les circonstances –

---

<sup>18</sup> Pour retracer le paradigme des mondes possibles et la modélisation de la polyphonie narrative, voir Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriam Bouzaher, Paris, Grasset, 1985 [1979], p. 200 sq.

<sup>19</sup> Sur la banalisation prosaïque de ce péché imputable au héros de Thomas d'Angleterre, voir Anne Berthelot, « Le Tristan en prose : normalisation d'un mythe », *Tristan-Tristrant. Mélanges en l'honneur de Danielle Buschinger à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire*, éd. par André Crépin et Wolfgang Spiewok, Greifswald, Reineke-Verlag, 1996, p. 37-45, notamment p. 38.

<sup>20</sup> Toutefois, au XV<sup>e</sup> siècle, le manuscrit français 103 de la Bibliothèque Nationale fait de Tristan un mari aussi voluptueux que sexuellement disponible, malgré son attachement indéfectible à Yseut la Blonde ; aussi l'Autre-Yseut lui assène-t-elle la voile noire, s'accordant à l'hypotexte de Thomas.

<sup>21</sup> C'est probablement grâce à l'influence de Béroul et de la « version commune » que le dénouement reste structuré sous la forme d'un trio plutôt que d'un quatuor.

<sup>22</sup> Chez Béroul, le roi Marc crée un précédent littéraire – véritable monde possible, que son héritier l'Exilé pourra actualiser à sa façon – lorsqu'il projette à la cour de Cornouailles l'ethos d'un aventurier capable de prendre ses risques pour répondre, quand la vie lui fait signe, à l'appel d'une pucelle. Voir Béroul, *Tristan et Yseut*, éd. Daniel Poirion, dans *Tristan et Yseut : les premières versions européennes*, dir. de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard, 1995, p. 3-121, ici v. 1931-1942, p. 54 : « mandé m'a une pucele / Que j'alle tost a lié parler. / Bien me mande n'i moigne per. / G'irai tot seus sor mon destrier. [...] Laissez moi faire auques mes sez. ».

magiquement brassées – l’y poussent malgré lui. La loyauté démonstrative du grand-père devient ainsi une monogamie oppressante chez le petit-fils. Se marier pour éviter la honte d’une réputation de séducteur est le lot de Marc l’Essillié, amant fuyant, fougueux, dangereux.

Conscient des aiguillons du boire d’amour sur les générations futures, le public du *Roman d’Ysaye* est appelé à s’en remettre, pour l’arbitrage moral de la geste tristanienne, à Arthur lui-même, qui s’élève au niveau métadiégétique afin de retracer, pour sa cour somptueusement rassemblée, les lignes de force de la chevalerie. Ainsi, le roi des rois exprime à Cardeuil en Galles, un jour de Toussaint, sa norme en matière de bâtardise usurpatrice<sup>23</sup> en assurant à haute voix et à mots couverts que Tristan n’eut *jamais* d’enfant (cf. § 18, p. 37) et en figurant le *Lector in fabula* de la matière bretonne. Une telle certitude représente un devoir de mémoire et une stratégie de sauvegarde adaptée à la situation d’un orphelin mineur<sup>24</sup>, plutôt qu’une déclaration de foi ; l’attitude politiquement correcte à adopter envers un chevalier hétérosexuel trépassé dans des circonstances sulfureuses consiste donc à se montrer discret envers son éventuel passé érotique, tout en supposant qu’il n’aura causé nul tort à autrui, faute de descendance. Au fond, Arthur rehausse la réputation du compagnon absent, telle qu’elle est véhiculée par l’opinion commune, en investissant la morale du moindre-mal-tristanien entretenue, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, par sept manuscrits en vers et quatre-vingt manuscrits en prose – pour ne citer que le corpus français favorable à la recette d’une *fol’ amor* vouée à la mort.

Face à ce paradigme de l’adultère monomane que Tristan et Lancelot illustrent, concurremment, dès le XII<sup>e</sup> siècle, le péché peut passer pour une peccadille souverainement excusable aux yeux des autorités morales et romanesques – « force d’amors li fist fere, encontre qui sens ne reson ne peut avoir duree »<sup>25</sup> – aussi longtemps qu’il se garde de porter atteinte à l’équilibre global de la société. Or, l’automne du Moyen Âge est sujet à la trouble fascination de ces amours royales susceptibles de s’avérer castratrices pour les sujets séduits et abandonnés ; en témoigne l’image fantasmagorique de la tour de Nesle, hantée par la légende de la reine-sirène<sup>26</sup> érotomane et fatale,

<sup>23</sup> Arthur est lui-même le fils naturel d’un usurpateur, ouvrant, *de facto*, « le paradigme mythique du *primus peccator*, sans doute appelé par l’adultère originel d’Uterpandragon ». Voir Sophie Albert, « Des mythes pour penser le roi. Lectures de la figure d’Uterpandragon, du Lancelot en prose au Roman de Meliadus », *Questes*, 13, 2008, p. 24-37, ici p. 37.

<sup>24</sup> Le roi Arthur assume publiquement la défense du petit orphelin contre les atteintes à sa vie (§ 18, p. 37 *sq.*), en répondant à l’idéal seigneurial de protection des mineurs sans tuteurs. Sur ce devoir du « sire de la terre » selon les coutumiers médiévaux, voir Roland Carron, *Enfant et parenté dans la France médiévale: X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1989, p. 53 *sq.*

<sup>25</sup> *La Mort le roi Artu : roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Jean Frappier, Genève, Droz, 1996, p. 5.

<sup>26</sup> Si la reine qui noie ses amants en les jetant dans un sac en Seine est un motif littéraire dont la célébrité est due à François Villon, elle fait écho non seulement au mythe de la sirène et à ses avatars médiévaux, mais aussi à la réalité historique de plusieurs abus royaux commis par

évoquée (non sans nostalgie !) par François Villon dans sa *Ballade des dames du temps jadis*. Comparaison est raison : malgré sa magie d'outre-mer, la reine Yseut n'a ni enfermé, ni remplacé, ni noyé son amant ; mieux, le conteur d'*Ysaÿe* et ses copistes du XV<sup>e</sup> siècle éloignent fort opportunément l'aimée de la scène (toute masculine) de la tragédie finale, en exorcisant ainsi la menace d'un flagrant délit provoqué par ses soins.

Dans ce cadre propre à réhabiliter les amants tout en condamnant leur « fait », l'invocation de Dieu par Arthur joue un rôle décisif dans l'inscription mémorielle de « 'Tristrans, que Dieux fache mercy' »<sup>27</sup> lors de la fête chrétienne de tous les saints. En scellant un fait tacitement admis – « Tristrans n'ot oncques enfans. » – Arthur suggère, selon la logique lignagère de l'époque, qu'il est permis de le regretter, en tout recueillement, comme un inaccomplissement séminal : « Et certes ce poise moy, car de sy bon arbre ne peut issir mauvaise semenche » (§ 18, p. 37), même en l'absence d'un cadre marital sur mesure.

Nourrie par le courant souterrain de cette tolérance arthurienne pour les œuvres de Nature, la « petite histoire » vient donc révéler que le péché de chair d'une reine avec son neveu peut – et doit – conduire à la naissance d'un beau fils en belle santé, prêt à aimer. C'est justement le cas de l'engiance mythique de Jocaste et Œdipe, qui se porte bien au XV<sup>e</sup> siècle, grâce aux remaniements romanesques en prose et en vers. Le complexe de Polynice, dont l'origine noble excuse l'engendrement incestueux, semble justement indiquer, *a contrario*, une vulnérabilité d'image que l'instance narrative du *Roman de Thèbes* se voit obligée de traiter de façon explicite et conséquente, à travers l'arbitrage du roi Adraste, autre *auctoritas*<sup>28</sup> notoirement royale : « Car assez set on les noveles, / que Edyppus fist de son père / quant il l'ocist

---

des souveraines au XIV<sup>e</sup> siècle : Marguerite de Bourgogne et Blanche de Bourgogne et d'Artois, deux des belles-filles de Philippe le Bel, sont délaissées, accusées d'adultère, tonsurées et enfermées par leurs époux, au printemps de 1314, lors d'un scandale qui fait de nombreuses victimes (les amants, deux frères chevaliers, sont torturés et pendus). Sur le traitement genré de la rumeur politique dans cette circonstance, cf. Tracy Adams, « Between History and Fiction : Revisiting the *Affaire de la Tour de Nesle* », *Viator*, 43, 2, 2012, p. 165-192.

<sup>27</sup> Telle est l'attitude officielle d'Arthur lors de cette délocution solennelle, socialement codifiée, où ses actes de parole vont de la prière pour le défunt à sa défense contre les calomnies et au rejet de l'hypothèse génésique qui lui est attribuée, *ibid.*, § 18, p. 37.

<sup>28</sup> Le mot relèverait ici d'« une acception chrétienne du vieux concept d'*auctoritas* comme prééminence permettant de guider et de valider, [et désigne] le lien entre *auctoritas* et médiation entre Dieu et les hommes, entre *auctoritas* et prophétie, et aussi l'assimilation qui affleure [...] entre le *rex* et le *sacerdos* », Yves Sassier, « *Auctoritas pontificum et potestas regia* : faut-il tenir pour négligeable l'influence de la doctrine gélasienne aux temps carolingiens ? », *Le Pouvoir au Moyen Âge : Idéologies, pratiques, représentations*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2007, consulté en ligne le 12 mai 2018 sur <http://books.openedition.org/pup/5857>.

et prist sa mere. / Bien me resembles chevalier, / ja por ce ne t'avrai meins chier.' / Li rois connut bien lor linage, / set que il sont de haut parage. »<sup>29</sup>.

Or, le *parage* ne fait pas toujours la bonne réputation. Dans une « société à honneur comme l'est la société médiévale, la 'fama' colle à la peau des individus et, en leur permettant de paraître, elle leur donne leur raison d'être. »<sup>30</sup>. Orphelin comme Œdipe, marqué, comme lui, par le blason tristement légendaire de son nom, Ysaÿe est appelé à accomplir les possibles narratifs de l'amour – en matière de symbiose socialement pertinente – en épousant sa maîtresse, en réparant la réputation de sa famille errante, et même en guérissant un humain (avatar post-tristanesque du nain Frocin) de sa malédiction magique. Comme pour assainir, une fois pour toutes, le / la « poison »<sup>31</sup> de ses ancêtres...

Sous cet éclairage dégrisant, le roi Marc lui-même perd ses oreilles de cheval, ses complices lunaires et son goût des bûchers, sans parvenir à ensemercer la matrice narratrice d'Yseut. Si les romans du Graal lui accordent parfois la grâce d'une fécondité extraconjugale – sous les traits incestueux de Méraugis<sup>32</sup> – rien de gracieux ne vient nuancer, au seuil d'*Ysaÿe*, son portrait néo-romanesque, malgré la *translatio* générationnelle de son nom protéiforme. Seul et ostracisé, le monarque de Cornouailles reste un spectre du déshonneur allié au désamour.

C'est à cette impotence jamais démentie du couple royal que se mesure la fécondité tristanienne. Elle revêt, dès le premier folio d'*Ysaÿe*, la forme d'un acte de transgression<sup>33</sup>, émergeant d'un savoir subversif et donné comme tel : « Et pour che que je voel que riens n'en soit anicillé, le vous pense a dire, comment que li honneurs y fust et y soit petite, a l'une partie et a l'autre, car li rois de Cornuaille que on appelot Marcq estoit oncles Tristan et maris a

<sup>29</sup> *Le Roman de Thèbes*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1966, v. 866-872, texte publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la Base de français médiéval, <http://catalog.bfm-corpus.org/thebes1>.

<sup>30</sup> Claude Gauvard, « Introduction », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 23-32, ici 26.

<sup>31</sup> Chez Bérout, « la poison » désigne un « breuvage » sexuellement efficace pour trois ans : « Que ele m'aime en bone foi, / Vos n'entendez pas la raison: / Q'el m'aime, c'est par **la poison**. / Ge ne me pus de lié partir / N'ele de moi, n'en quier mentir. » (Bérout, *Tristan et Yseut*, éd. cit., v. 1382-1386, p. 40), encadré par une forme de magie blanche affine au paradigme pharmaceutique, malgré la (sur)nature vénéneuse de la « givre » Yseut. En revanche, Chrétien de Troyes, à la même époque, réfute le « buvrage [...] / Dont Tristan fu *empoisonnez* » (*D'Amors, qui m'a tolu a moi*, éd. Marie-Claire Zai, dans *Chrétien de Troyes. Romans suivis de Chansons ; avec, en appendice, Philomena*, Paris, Librairie générale française, 2005, p. 1219-1221, ici v. 28-29, p. 1220, notre italique), en faisant glisser la connotation de la boisson vers son sens moderne de *poison*.

<sup>32</sup> Voir Michelle Szkilnik, « Méraugis, l'homme sans père », *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne*, sous la direction de Christine Ferlampin-Acher et Denis Hüe, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 293-302.

<sup>33</sup> Pour une étude ciblée sur la transgression charnelle et ses dangers néo-tristaniens, voir Anne-Cécile Le Ribeuz-Koenig, « Humour et transgression des interdits dans *Ysaÿe le Triste* », *Questes : bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, 2004, p. 11-16.

Yseut » (§ 1, p. 27). Ce dernier *Tristan* ambitionne donc de briser un tabou humain et littéraire, afin de « combler le blanc »<sup>34</sup>. Le « silence » de ce chapitre fantôme<sup>35</sup> du *Livre de Tristan* accède à un statut de réalité fantasmatiquement pertinente, à infliger au héros *in absentia* en instaurant un *locus* à délocuter. Par cette attribution irrévérencieusement posthume, *Ysaÿe le Triste* donne corps et ajoute foi à une *captatio malevolentiae* particulièrement puissante : la « villonnie » (§ 1, p. 27) de deux amants, que la courtoisie demanderait à celer<sup>36</sup>, entend acquérir ses lettres de *crue* noblesse, un peu comme l'écu fendu de Lancelot, rapiécé jusqu'à la rotondité.

L'appétit de découvrir combien « petit » est l'honneur des deux parties puise à une ellipse à fonction structurante pour le monde du narrateur : le philtre. À l'encontre de Thomas, qui se flattait de consoler de son boire les amants de tout horizon<sup>37</sup>, l'auteur invite son public de losengiers<sup>38</sup> à lire la légende de Tristan et d'Yseut comme un récit de fornication sans magie. Il ne réinvestit même pas la biographie héroïque de Tristan, qui est une présence livresque suffisamment prégnante pour se passer d'explicitation à ce niveau<sup>39</sup>. En revanche, il présente Yseut comme « une riche dame » (§ 1, p. 27) mariée, dont l'honneur risque d'être affecté par le médium de la littérature tristanienne. Deux mondes prennent corps, à fleur de lettres : celui de la réalité d'un amour extraconjugal, fertile, incestueux, et celui d'une littérature qui y réfère de façon partielle.

Les conteurs de la matière tristanienne jouent tous, de Béroul et Thomas à Luce del Gast et Hélie de Boron, sur l'idée qu'il y a une distance historique, d'épaisseur textuelle ou orale, à combler entre faits et reflets ; Béroul fait appel à sa mémoire pour défendre la fidélité de sa version face à l'infidélité des autres contes, Thomas précise qu'il a embelli l'histoire pour tendre un miroir identifiant aux amants, tout en défendant la vraisemblance

---

<sup>34</sup> Patricia Victorin, « Entre balbutiement et radotage. Enfance, répétition et parodie dans le roman arthurien du Moyen Âge tardif », *Études françaises*, 42, 1, 2006, p. 63–89, ici p. 66.

<sup>35</sup> Umberto Eco baptise « chapitres fantômes » les mondes possibles censés « remplir le vide que le texte ne s'est pas soucié de remplir » ; en vertu du fait que « les narrations requièrent l'intrusion de leur Lecteur Modèle [...] elles ne peuvent vivre sans se nourrir de son fantôme », cf. *ID., Lector in fabula...*, op. cit., p. 269 et p. 284.

<sup>36</sup> Sur cette convention élémentaire de l'amour courtois et sur ses traitements inter-génériques, voir Anne Elizabeth Cobby, *Ambivalent Conventions: Formula and Parody in Old French*, Amsterdam, Rodopi, 1995, p. 38 sq.

<sup>37</sup> « Avoir em poissent grant confort / Encuntre change, encuntre tort, / Encuntre paine, encuntre doloir, / Encuntre tuiz engins d'amur. », Thomas, *Tristan et Yseut*, éd. Christiane Marchello-Nizia, dans *Tristan et Yseut : les premières versions européennes*, éd. cit., p. 129-211, ici v. 3295-3298, p. 212.

<sup>38</sup> Il s'agit du Lecteur Modèle, défini comme est un « ensemble de conditions de succès ou de bonheur (*felicity conditions*), établies textuellement, qui doivent être satisfaites pour qu'un texte soit pleinement actualisé dans son contenu potentiel. », *ibid.*, p. 80.

<sup>39</sup> C'est aux personnages de situer Tristan dans la hiérarchie des preux du roman.

caractérielle de Tristan contre les altérations infligées par les autres versions circulant de bouche à oreille, tandis que les prosateurs du XIII<sup>e</sup> siècle déclarent leur désir de narrer, aussi complètement que possible, de Tristan et du Saint Graal, sans mentir. Au XV<sup>e</sup> siècle, avec *Ysaÿe le Triste*, c'est un alter-monde de référence qui se construit, grâce au narrateur anonyme qui érige son témoignage en *nouvelle*, comme s'il était le contemporain du héros ou au moins de ses rejetons – tout en faisant fructifier, au passage, l'éclairage bienveillant du roi Arthur... Sa nouvelle proposition d'*explicit* se révèle décisive pour le qu'en-dira-t-on tristanien, son ambitus et ses tessitures. Bien que cette glose anonyme du *Livre de Tristan* revête des tons acides, blâmant le parti-pris du prédécesseur-faussaire, elle ménage l'hypothèse de son ignorance du réel : « ou espoir, chieux qui fist le livre ne le savoit mie » (§ 1, p. 27).

Pour la première fois en *Tristania*, l'auteur prétend *savoir*, lui, ce qui est advenu de Tristan et de sa dame puissante. À la bonne heure, puisque, « à la fin du Moyen Âge, il était devenu primordial d'apparaître comme quelqu'un qui sait ou qui croit savoir, parfois aux dépens de la vérité, lorsque l'urgence des crises se faisait sentir »<sup>40</sup>. Face à l'urgence d'une médisance discourtoise, le *losengier* choisit de conserver l'anonymat pour protéger sa propre *fama* en la dissociant de l'infamie contée, mais aussi pour conférer à la rumeur scribale l'allure objectivante d'une *Vida* ; l'écriture devient ainsi « un moyen privilégié de [...] transmission à l'intérieur de certains groupes et dans certaines circonstances »<sup>41</sup>. C'est ainsi que se construisent les biographies littéraires, au fil des siècles et des conflits entre confrères, mondes et interprétations<sup>42</sup>.

Dans ce cas de démythification contrôlée, le savoir à prétention historique accède au statut de révision biographique et bibliographique : elle fait du récit tristanien un raconter, voluptueux à conter et lourd à effacer. La sphère publique arthurienne, dont le conteur se réclame implicitement, favorise le désinvestissement moral de la réputation posthume de deux monstres sacrés dont la rumeur de fécondité, versée dans le milieu de l'écrit, nourrit l'historiographie et conforte la morale des « élites en-groupe » en attestant leur rôle de « gardiens de la mémoire »<sup>43</sup>.

Une fois franchi le seuil du pourquoi, la perspective est dominée par le *pour qui* : le bon entendeur se doit d'être politiquement sceptique envers la

<sup>40</sup> Sur le « potentiel social » de la rumeur, voir le questionnement pertinent de Myriam Soria, « Présentation », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 13-22, ici p. 14.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>42</sup> Comme le rappelle Paul Ricœur, « l'art d'interpréter doit lui-même être considéré comme une partie de l'art de manier les résistances. », *Le Conflit des interprétations: essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969, p. 179.

<sup>43</sup> Stéphane Boissellier, « La Circulation réticulaire de l'information en milieu rural : historiographie et pistes de réflexion », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 249-278, ici p. 265.

« riche dame » à l'honneur chatouilleux, Yseut de Cornouailles, et électivement misogyne envers sa mère magicienne. Sans engager une chasse aux sorcières, à cette époque propice entre toutes<sup>44</sup>, il exige la crédibilité d'un « rapport implicite »<sup>45</sup> sur l'intrigue féminine qui acquiert le statut d'une réalité auto-assertive. Au-delà de l'ermite curateur et du « livret » conservé, il y a une mère absente, et coupable, qui n'a pas confessé son crime de corruption des mœurs, ingérence scribale et mise en scène magique.

Dès que ce cadre extradiégétique est planté – en dépit du déni de fécondité émis par Arthur au sein de la diégèse – c'est à Yseut que le conteur attribue l'initiative de fixer plusieurs rendez-vous à Tristan, aussitôt que Marc lui tourne le dos pour « jouer a ung sien castel loings de Tintageul XI lieux » (§ 2, p. 27). Ce n'est pas clair de quelle façon le roi entend « jouer » loin de sa forteresse et des domaines forestiers légitimement associés à la chasse, mais il est probable que le couple royal n'est pas assez uni pour goûter un jeu, une jouissance ou un divertissement<sup>46</sup> ensemble. Tout se passe comme si Marc avait un château à soi, et un autre à partager avec Yseut.

Le narrateur n'insiste pas sur ce dédoublement de la figure royale, car le désintérêt de Marc envers Yseut ne lui semble guère digne d'attention ; l'important, pour lui et son public friand de médisance tristanienne, consiste à attester, vertement, que cette nuit-là *Tristan* a bien couché avec la Reine (§ 2, p. 27). Et à préciser que Dinas, le sénéchal débonnaire déjà distingué par le récit de Béroul, est devenu le messager des amants.

Autre détail digne d'un fabliau, Yseut s'intéresse d'assez près à son mari pour connaître son emploi du temps et en tenir le plus grand compte : aussi se sépare-t-elle de son « ami » le lendemain matin, sans risquer le flagrant délit si redoutable dans les versions en vers. La passion devient ici calculatrice, habile, éveillée, à force de s'user. Lorsque la dernière aube des amants pointe à l'horizon du texte, Tristan part tout monté et armé, sans autre tendresse ou tristesse, aussitôt qu'il a pris congé (§ 2, p. 27). C'est le commencement de la fin, et le conteur ne dit même pas que les amants s'aiment – juste qu'ils aiment « gesir » quand Marc « joue » ailleurs.

Qui plus est, Yseut veut retenir, et écrire, les histoires de tous les « gesir » de sa vie. Elle est devenue une sorte de comptable de l'éros, puisqu'elle « toudis metoit les heures en escript que Tristran gisoit avoec elle, et ausy faisoit du roy Marcq » (§ 2, p. 27). Le narrateur ne fait plus d'elle, comme

---

<sup>44</sup> Voir Jean Delumeau, *La Peur en Occident (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978, p. 348 : « À la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, puis au long du XV<sup>e</sup>, s'accroissent les procès de sorcellerie et les traités qui la condamnent, avec une interaction des uns sur les autres. ».

<sup>45</sup> Pour reprendre le terme proposé par Jeff Rider dans son article « *Ut aiunt* : la rumeur comme source dans l'historiographie de Galbert de Bruges et de Gautier de Théroutanne », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 35-43, ici p. 42.

<sup>46</sup> Consulté sur le site <http://micmap.org/dicfro/chercher/dictionnaire-godefroy/joer>, le 23 mai 2018.

dans la tradition tristanienne, une créatrice et harpeuse de lais. Cette Yseut est pragmatique et se borne à tenir le « livret » de ses « heures » profanes : le premier journal intime féminin de *Tristania*, où aucune ruse ne vient masquer ou disculper le *faire* de l'amour. Le factuel l'emporte sur le sentimental, tandis que le mimétisme se refuse à l'identification empathique.

Ce qui intrigue le plus, c'est que l'amante-diariste est consciente des conséquences de *ses vies* sexuelles, mais ne fait rien pour les empêcher (bien que certains moyens contraceptifs soient connus à l'époque, notamment à base d'herbes<sup>47</sup>). Son but, prospectivement articulé, est de pouvoir dire avec certitude, le cas échéant, à qui reviendra l'honneur / le déshonneur d'être le père de son enfant. Yseut est, essentiellement, une mère en puissance.

Tristan, en revanche, fait quelquefois figure d'amant sur demande, et le plus clair de son temps, d'amoureux *de loin*. Vu son appareil de chevalier errant, il vaque non pas à s'ébattre, comme Marc, mais plutôt à se battre. Quand Yseut tombe enceinte, l'heureux papa n'est censé être ni informé, ni curieux, ni attentionné : l'épisode est présenté comme une histoire pour femmes et ermites. À ce stade, le *pater* n'est nullement pertinent.

Et la « petite ystore » continue : Yseut a mal à ses reins, un mal nouveau. En principe, vu ses antécédents romanesques, elle devrait détenir toutes les compétences pour poser un diagnostic aussi élémentaire. Or, le narrateur la montre « esmarie, comme celle qui point aprins ne l'avoit, et s'apense dont che peut venir » (§ 2, p. 27). Quelque chose de candide, d'attendrissant, de presque innocent se lit dans ses gestes.

En revanche, rien d'innocent ne hante ses écrits, qui attestent simplement de l'écoulement de quatre mois et demi depuis que Tristan est venu la voir (§ 2, p. 27), sans autre forme de procès, et surtout sans cryptage – sans la courtoisie minimale du « celer ». Le public est invité à imaginer un calendrier sexuel inclus dans un livre, enfermé dans un écrin. Il est difficile de dire avec précision comment l'idée de « venir voir [une reine] » se matérialisait sur ces folios, mais, quel que soit le système de traitement des données, l'arithmétique des « heures » s'avère rigoureuse et parlante.

Il ne s'agit pas, néanmoins, d'une fiche proprement physiologique : ce sont les choses du sexe et non les troubles de la menstruation qui construisent, petit à petit, la maternité d'Yseut, comme fait immoral et scribal. Toutefois, le conteur ne cite pas du « livret » ; il suit, implicitement, le fil narratif de cette phénoménologie de la connaissance aussi *triste* que minimaliste, en faisant crédit à la narratrice.

Avec son aide-mémoire, son sens de la réalité et de sa réalisation spéculaire, Yseut ne saurait se tromper sur la paternité de Tristan. Elle a besoin, néanmoins, d'un peu de temps pour digérer sa découverte : c'est

---

<sup>47</sup> En effet, « Les Pénitentiels [...] regorgent de questions concernant l'usage de pratiques magico-pharmaceutiques pour éviter de concevoir ou pour avorter. », Bernard Ribémont, *Sexe et amour au Moyen Âge*, Paris, Klincksieck, 2007, p. 186.

seulement le lendemain qu'elle décide d'agir, en faisant appel à sa « cambriere », Bongien. En attendant, il n'est pas dit si la douleur persiste, si Yseut s'attriste, si elle se tourne, de nouveau, vers son *livre*. Une chose est sûre : la première nuit, maman Yseut est, indiciblement, pensive. Quand elle éprouve ses premières douleurs, elle baigne dans cette atmosphère qui fait le continuum de sa vie : elle est tout naturellement en train de penser à Tristan, dans l'intimité rêveuse de sa chambre. Au fond, son inspiration ne change pas, l'accent se déplaçant seulement de l'individu absent au tandem qu'elle constitue désormais avec lui en présence / substitution, de la clandestinité passée à la fugue future – qui devra impliquer le père au moins par procuration (fœtale)... Yseut peut bien reprendre le fil de sa pensée, en y tressant, sans rupture, le topique d'un amour fécond; l'idée de mettre son amant à l'épreuve ne lui traverse pas l'esprit.

Au crépuscule premier de sa vie d'amante, mère Yseut déclare à Bongien sans ambages: « je suis grosse de Tristran de Loenois » (§ 3, p. 28). Dans ce contexte traditionnellement favorable à l'épanouissement de la sensibilité féminine, la parenté est une « condicion » médicale, et non une matière à effusions sentimentales. D'ailleurs, la reine aiguise son pragmatisme, le rendant sélectivement redoutable, selon un script romanesque agissant depuis trois siècles. Comme elle a besoin d'une alliée, elle vise sa chambrière et lui lance, entre autres amabilités : « [...] soys certaine, s'il en est nouvelle, tu vaus morte » (§ 3, p. 28). Et l'alliance lui réussit. Au lieu de s'émouvoir, de pleurer ou de la féliciter, Bongien répond que ce ne sera pas le cas, « se Dieux plaist » (§ 3, p. 28). C'est la première fois que Dieu est invoqué au sujet de la nouvelle vie ; or, rien de providentiel n'est salué par cette formule qui ne sert qu'à désamorcer une menace de mort – royalement maternelle...

Peu à peu, le danger est dompté. Dans quelques mois, Yseut apprend à gérer son état délicat par d'autres actes de parole, délicatement couchés, faute de mieux : « volontiers se tenoit en lieux robés ou couquie, et nient ne gisoit avoec le roy Marcq et ly faisoit acroire que souffrir ne pooit compaignie d'omme » (§ 3, p. 28). Comme le code prénatal de l'époque prescrit, du moins pour les couples stables (notamment conjugaux !), une suspension des rapports sexuels<sup>48</sup>, Yseut ne « voit » plus Tristan. Le narrateur n'évoque, d'ailleurs, aucune opportunité de rendez-vous, fût-il parental ou érotique ; Marc semble avoir délaissé les jeux châtelains *in absentia*.

De son côté, Yseut devient prévoyante jusqu'à la responsabilité, et sa faculté calculatrice s'emploie à réguler les émotions qui risquent de la faire

---

<sup>48</sup> Sur les prescriptions des pénitentiels médiévaux au sujet du sexe conjugal durant la grossesse, cf. Jean-Louis Flandrin, « L'Attitude à l'égard du petit enfant et les conduites sexuelles dans la civilisation occidentale : structures anciennes et évolution », *Annales de démographie historique*, 1973, p. 143-210, ici p. 188 sq.

sombrier dans le désespoir ou le crime de lèse-Majesté. Capable d'anticiper l'impact politique d'une révélation de sa maternité, elle songe au potentiel toujours plus fructueux de sa (triste) matrice et décide à éviter à tout prix que l'enfant légitime qu'elle aurait avec Marc soit déshérité, redoutant des dangers innombrables pour l'âme du bâtard. (§ 4, p. 28). Loin de pressentir la proximité de sa mort ou d'accepter la stérilité de son époux, elle projette donc un monde possible – simple chapitre fantôme – où elle est deux fois mère, avec chacun des hommes de sa vie, se révélant politiquement partielle : prompte à protéger son enfant « naturel », sans suspendre, pour autant, les privilèges du prince héritier.

L'histoire continue, tumultueusement imprévisible, sans valider cette intuition (féminine) qui témoigne par ailleurs d'un sens aigu du plausible affectif, d'une lucidité socialement juste, et d'une réelle connaissance de soi. Ayant engendré, sans véritable préméditation ni fausse (!) modération, un fils avec Tristan, elle le voit comme un substitut, politiquement incorrect, du fils qu'elle engendrerait (*bien ?*) avec Marc. L'âme de ce personnage fœtal – qui pourrait à la rigueur être une fille plutôt qu'un garçon – est donc une âme politique : c'est le trône qui s'associe le plus étroitement à l'utérus, en passant par le miracle de la vie.

Consciente de sa position stratégique en tant que souche irlandocornouaillaise d'un fleuron de la paix, elle se montre capable d'un tropisme affectif pour le moins surprenant : si elle envisage de cacher son enfant avec Tristan – plutôt que de l'élever, par exemple – elle se dit, dans sa propre langue ambitieusement sexuelle (de femme virtuellement multipare), qu'il n'est pas trop tard pour réussir, la prochaine fois, avec le bon géniteur. En attendant, elle se rend dans la forêt du Morois afin de chercher non pas une sage femme, mais « le prud'homme » qui y demeure (§ 4, p. 28). C'est à lui qu'elle entend confier son premier-né, et une telle démarche se doit d'être planifiée deux mois à l'avance. Yseut a toujours son calendrier en tête. Il y a des moments où son journal semble évoquer un *agenda*.

La reine va donc sciemment dans la forêt de ses amours, prête à faire fructifier son ventre et son « livret », dans la compagnie (probablement résignée plutôt qu'affectueuse) de Bongien. Pour une fois, Marc participe fort opportunément à un tournoi, ce qui donne aux femmes la chance de « jouer » (§ 4, p. 28), à leur tour, dans la forêt.

Seulement, un chevalier arrive, en éclair d'intertextualité : Lucan le Bouteiller, porteur d'une mauvaise nouvelle<sup>49</sup>. L'écouter sans l'entendre,

---

<sup>49</sup> Sur le rapport paradigmatique qui s'instaure entre Yseut et Lucan dans le *Tristan en prose*, voir Matilda Bruckner, « L'Imagination de la mort chez les amants tristaniens : prose et vers, chant et narration », *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*, éd. Laurence Harf-Lancner, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 309-324, ici p. 324 : « Arthur a tué Lucan par accident, mais Tristan semble tuer Iseut par dessein. Cette double mort est-elle tant soit peu grotesque ? ».

Yseut retient seulement que Tristan a été blessé à mort par Marc ; les motivations ou les circonstances lui importent peu. Serait-ce un évènement public survenu lors du tournoi de l' « Étrange Passage » ? Serait-ce plutôt un incident privé et prémédité, puisque la blessure fut faite « en trahison » ? Lucan pouvait-il en dire davantage ?

Inapte à songer aux circonstances, Yseut est simplement frappée par la nouvelle – et elle tombe. C'est la première fois qu'elle présentifie le script émotionnel de son personnage, tel qu'il était représenté dans la tradition tristanienne, du dénouement de Thomas à celui du roman en prose : la première fois qu'elle se montre grièvement amoureuse, par-dessus tout.

Mais la chute, chez une femme enceinte de sept mois, ne peut qu'aggraver son état. Averti par ce signe funeste, le lecteur peut donc s'apprêter au pire. Psychologiquement d'abord, maman Yseut est en crise. Elle ne trouve guère la force de continuer, hantée par la mort (non-avérée) de Tristan. Alors elle prie, non sans contradiction, prête à se tourner vers le suprême guérisseur des corps (mourants) aussi bien que vers le réhabilitateur des âmes (perdues) : « Dieux, tenés moi en mon droit sens et mémoire : se je le perch, je vauch morte, car je pense que, après sa mort, ne viveray guayres » (§ 5, p. 28). De nouveau, Yseut est Yseut : comme chez Thomas, elle se croit capable de mourir d'amour, si Tristan n'est plus. *Ysaÿe le Triste* est, à ses débuts, un *Roman d'Yseut*, où la fusion est amoureusement pertinente – « car se volenté est la mienne et le mienne est le soye. » (§ 5, p. 28) – avant de devenir fertile sur le plan biologique, au seuil de la mort d'amour.

Dans ces sombres circonstances – qui font fuir les francs chevaliers jusqu'au-boutistes comme Lucan – Bongien s'éclipse du plan narratif, tandis que le conte se tourne entièrement vers le drame de l'amoureuse enceinte qui se débat, au cœur de la forêt, entre la vie et la mort.

Et le raconter tourne au drame : c'est « a heure de nonne » (§ 5, p. 28) qu'elle met Ysaÿe au monde, dans une tristesse qui n'est pas sans rappeler, via l'ombilic textuel, l'accouchement sacrificiel de Tristan. Certaines choses ne changent pas : tout comme Blanchefleur, Yseut est plus amante que mère, et ne trouve guère que la nouvelle vie suffise pour raviver la sienne.

Toutefois, le narrateur l'appelle spécifiquement « la mere » et lui attribue des sentiments et même des gestes maternels : « Quant la mere vit l'enfant que si beaux estoit, si le baise et acolle. » (§ 5, p. 29). Yseut découvre une corde émotionnelle nouvelle, qui n'est pas uniquement de facture esthétique, mais de nature à transcender et accomplir l'érotisme qu'elle avait l'habitude d'investir ; au fond, comme le remarque Patricia Victorin, elle « a tout fait pour assurer à l'enfant un destin digne de son lignage littéraire, en mêlant le récit de sa conception au récit de ses amours avec Tristan, en authentifiant sa venue, en accouchant en la forêt du Morois, lieu riche encore de souvenirs,

près d'une fontaine, [site] emblématique du Tristan en prose »<sup>50</sup>. Aux yeux (scrutateurs) du conteur, mais aussi aux yeux émerveillés de cette mère, la beauté de l'enfant porte un sceau gauchement divin, « par la volenté de Dieu apporta une espee vermeille en se senestre main. Mais n'entendés mie qu'elle fust ne de fier ne d'achier, mais singulierement de char et de sancq. » (§ 5, p. 28-29). À partir de ce signe relevant du noyau chevaleresque du géniteur et du noyau providentiel du Créateur, l'absolution narrative d'Yseut est imminente.

Malgré son aspect crûment explicite, le journal sexuel de la mère en agonie, remis à son aumônier de fortune, devient un pénitentiel accrédité, où figurent tous les agissements « advenus » entre Yseut et Tristan, même ceux que l'auteure n'a pas su « detenir par cœur » (§ 5, p. 29). En fin de compte, la repentance de la mère se ressourc à l'écriture de l'amante, et tout se tient, religieusement. Yseut a la chance d'être lue et absoute : « Et li ermites en ot pité, car bien vy, parmi ce que li brief tesmoignoit, qu'elle estoit assés des fais ygnorente, car les amours de Tristran avoient commenchié par le vertu d'un beuvraige que li femme le roy Angins d'Irlande, mere Yzeut, bailla a Gomorail et a Bongien. Si ly fist le signe de le crois, en non d'assolucion » (§ 6, p. 29). L'ignorance / innocence du début vient ainsi racheter le calcul génétique et politique des années de coupables délices, et Yseut devient une mère pure, *rédimable*, et ultimement chrétienne.

Le livre d'Yseut, une fois versé dans le *Roman d'Ysaïe le Triste*, dénoue le fil narratif d'une expiation qui échappe à la culture de la culpabilité<sup>51</sup>. Comme pour ne pas gâcher ce dénouement, le narrateur se contente de montrer, au fil du dialogue confesseur-confessée, que le garçon distingué (sinon stigmatisé !) par Dieu reçoit un nom qui rappelle non pas l'épée de justice – l'ermite avait proposé *Justicia* – mais le nom de ses parents, Yseut et Tristan (selon le dernier vœu de la mère), dans cet ordre de prégnance et de signifiante : *Ysaïe le Triste*.

Un signe verbal s'oppose donc au signe charnel légué par Dieu, comme si la connotation amoureuse devait l'emporter, par esprit de prophétie littéraire, sur le dénoté du signifiant divin. L'enfant est un inter-nom avant de devenir un inter-dit...

Tandis que les parents-par-le-philtre puisent leur mort dans les sources de la matière tristanienne traditionnelle (notamment dans la Vulgate tristanienne et le manuscrit 103 de la Bibliothèque Nationale) qu'ils viennent incarner pour une dernière fois, *Ysaïe le Triste* pousse subrepticement du livre

<sup>50</sup> Patricia Victorin, « La Reine Yseut et la fée Morgue ou l'impossible maternité dans *Ysaïe le Triste* », art. cit., p. 261-276, ici p. 266.

<sup>51</sup> C'est le propre d'une telle culture d'offrir justement une échappatoire à la conscience du péché grâce au rituel cathartique de la confession ; cf. Ruth Benedict, *The Chrysanthemum and the Sword: Patterns of Japanese Culture*, New York, Mariner Books, 2005 [1946], p. 222-223 « en plourant et larjoiant parfondement » (§ 6, p. 29).

d'Yseut, comme pour montrer qu'un personnage, une fois doué d'une parole sexuée, peut enfanter un autre personnage en toute autonomie, quel que soit le déshonneur encouru par le conteur ou par les habitants du monde de référence évoqués.

La « villonnie » sur laquelle insistait, au début, le projet narratif d'*Ysaÿe* – allant de l'inceste adultérin à la bâtardise et au suicide – tourne paradoxalement à l'avantage d'Yseut, qui devient non seulement la mère d'Ysaÿe le Triste, mais aussi la grand-mère de Marc – en assurant donc durablement la survie de cette « semenche » de Tristan-arbre, grâce à son inscription généalogique à sens unique, à faire ramifier par le futur Don Juan de la famille. Le pullulement de l'amour relève d'un véritable cercle amoral sinon vicieux : du bâtard Ysaÿe à la bâtardise généralisée sous la coupe de Marc, la passion redevient naturelle, le philtre se résorbe et la *mort d'amor*, prosaïsée<sup>52</sup>, s'évapore.

À une époque où la veine tristanienne commence à tarir, dans le tourbillon des Quêtes et pérégrinations, Yseut incarne la vertu – littéraire – d'une fertilité téléologique qui porte le sceau divin. *Justicia* : le nom refusé appelle une réalité à jamais transcendante, susceptible de relativiser l'idée même de jugement moral. La médisance initiale se fond dans ce « livret » refondu à son tour dans le « *Livre de la vie* dans lequel sont notés les mérites et les péchés de chacun, [qui] commence à être conçu à la manière d'un *passoport* individuel ou d'un *compte* bancaire à présenter aux portes de l'éternité. »<sup>53</sup>.

S'il n'est plus un *Tristan*, le *Roman d'Ysaÿe le Triste* peut se lire comme l'utérus littéraire d'une femme à l'âme de comptable : il est l'ébauche d'une *Yseut en prose*<sup>54</sup> invitant au dépassement de la culpabilité et à la libre culture de soi, selon la logique créationnelle de la multiplication des *talents*. *L'amer* émerge de la mer des sources pour aboutir à une pêche miraculeuse : avec ses lacs, ses remous et ses entrelacs, il est l'œuvre, en travail, d'une mère.

### **Bibliographie :**

**Adams, Tracy**, « Between History and Fiction : Revisiting the *Affaire de la Tour de Nesle* », *Viator*, 43, 2, 2012, p. 165-192.

**Albert, Sophie**, « Des mythes pour penser le roi. Lectures de la figure d'Uterpandragon, du Lancelot en prose au Roman de Meliadus », *Questes*, 13, 2008, p. 24-37.

---

<sup>52</sup> Pour reprendre un lexème pertinemment investi dans Patricia Victorin, « La fin des illusions dans *Ysaÿe le Triste* ... », art. cit., <http://books.openedition.org/pup/3408>.

<sup>53</sup> Aaron Gourevitch, « Au Moyen Âge : conscience individuelle et image de l'au-delà », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 37<sup>e</sup> année, 2, 1982, p. 255-275, ici p. 257.

<sup>54</sup> Pour Marilyn Lawrence, ce serait un peu le pendant du *Lai du Chèvrefeuille*, attribué par Marie de France à Tristan : « *Yseut, a character represented in Tristan lore as a consummate composer and performer of lyric and narrative, is represented in Ysaÿe le Triste as a writer – indeed as the original author of Tristan and Yseut.* » (« Yseut's Legacy », art. cit., p. 320).

**Baumgartner, Emmanuèle**, « Arthur et les chevaliers envoisiez », *Romania*, 105, 418-419, 1984, p. 312-325.

**Beardmore, Barrington Francis**, *Ysaie le Triste: An Analysis and a Study of the Role of the Dwarf Tronq*, thèse de doctorat, University of British Columbia, Vancouver, 1969.

**Béroul**, *Tristan et Yseut*, éd. Daniel Poirion, dans *Tristan et Yseut : les premières versions européennes*, dir. de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard, (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1995, p. 3-121.

**Berthelot, Anne**, « Le Tristan en prose : normalisation d'un mythe », *Tristan-Tristrant. Mélanges en l'honneur de Danielle Buschinger à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire*, éd. par André Crépin et Wolfgang Spiewok, Greifswald, Reineke-Verlag, 1996, p. 37-45.

**Boisselier, Stéphane**, « La Circulation réticulaire de l'information en milieu rural : historiographie et pistes de réflexion », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 249-278.

**Brocard, Nicole**, « La Rumeur, histoire d'un concept et de ses utilisations à Besançon et dans le Comté de Bourgogne aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 119-131.

**Bruckner, Matilda**, « L'Imagination de la mort chez les amants tristaniens : prose et vers, chant et narration », *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*, éd. Laurence Harf-Lancner, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 309-324.

**Carné, Damien de**, « Ysaïe le Triste, le bras armé de Dieu », *Actes du 22<sup>e</sup> congrès de la Société internationale arthurienne, Rennes, 2008*, éd. par Denis Hüe, Anne Delamaire et Christine Ferlampin-Acher, Rennes, Centre d'études des littératures et langues anciennes et modernes, 2008, disponible en ligne sur le site <https://www.sites.univ-rennes2.fr/celam/ias/actes/pdf/decarne.pdf>, p. 1-16.

**Carné, Damien de**, *Les Rois dans le Tristan en prose. (Ré)écritures du personnage arthurien*, Paris, Champion (« Essais sur le Moyen Âge », 51), 2011.

**Carron, Roland**, *Enfant et parenté dans la France médiévale: X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1989.

**Corbellari, Alain**, « Des fenêtres ouvertes sur la mémoire : du Tristan de Béroul à Ysaïe le Triste », *Par la fenestre : Études de littérature et de civilisation médiévales*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2003, p. 105-113.

**Chrétien de Troyes**, *D'Amors, qui m'a tolu a moi*, éd. Marie-Claire Zai, dans *Chrétien de Troyes. Romans suivis de Chansons, avec, en appendice, Philomena*, Paris, Librairie générale française, 2005, p. 1219-1221.

**Dodds, Eric R.**, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1951.

**Echhardt, Caroline D.; Meer, Bryan A.**, « Constructing a Medieval Genealogy : Roland the Father of Tristan in *Castelford's Chronicle* », *Modern Language Notes*, 115, 5, 2000, p. 1085-1111.

**Eco, Umberto**, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriam Bouzaher, Paris, Grasset, 1985 [1979].

**Flandrin, Jean-Louis**, « L'Attitude à l'égard du petit enfant et les conduites sexuelles dans la civilisation occidentale : structures anciennes et évolution », *Annales de démographie historique*, 1973, p. 143-210.

**Gauvard, Claude**, « Introduction », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 23-32.

- Gourevitch, Aaron**, « Au Moyen Âge : conscience individuelle et image de l'au-delà », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 37<sup>e</sup> année, 2, 1982, p. 255-275.  
*La Mort le roi Artu : roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Jean Frappier, Genève, Droz, 1996.
- Lawrence, Marilyn**, « Yseut's Legacy: Women Writers and Performers in the Medieval French Romance Ysaÿe le Triste », *Acts and Texts. Performance and Ritual in the Middle Ages and the Renaissance*, éd. Laurie Postlewate, Wim N. M. Hüskén, Amsterdam ; New York, NY, Rodopi, 2007, p. 319-336.
- Le Ribeuz-Koenig, Anne-Cécile**, « Humour et transgression des interdits dans *Ysaÿe le Triste* », *Questes : bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, 2004, p. 11-16.  
*Le Roman de Thèbes*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1966, texte publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la Base de français médiéval, <http://catalog.bfm-corpus.org/thebes1>.
- Lecuppre, Gilles ; Lecuppre-Desjardin, Élodie**, « La Rumeur : un instrument de la compétition politique au service des princes de la fin du Moyen Âge », dans *La Rumeur au Moyen Âge. Du mépris à la manipulation. V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, dir. Maïté Billoré et Myriam Soria, Rennes, PUR, 2011, p. 149-175.
- Ribémont, Bernard**, *Sexe et amour au Moyen Âge*, Paris, Klincksieck, 2007.
- Ricœur, Paul**, *Le Conflit des interprétations: essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969.
- Rider, Jeff**, « *Ut aiunt* : la rumeur comme source dans l'historiographie de Galbert de Bruges et de Gautier de Théroutanne », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 35-43.
- Sassier, Yves**, « *Auctoritas pontificum et potestas regia* : faut-il tenir pour négligeable l'influence de la doctrine gélasienne aux temps carolingiens ? », *Le Pouvoir au Moyen Âge : Idéologies, pratiques, représentations*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2007, p. 213-236, disponible en ligne sur <http://books.openedition.org/pup/5857>.
- Soria, Myriam**, « Présentation », *La Rumeur au Moyen Âge.... op. cit.*, p. 13-22.
- Szkilnik, Michelle**, « Méraugis, l'homme sans père », *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne*, sous la direction de Christine Ferlampin-Acher et Denis Hüe, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 293-302.
- Szkilnik, Michelle**, « Des Femmes écrivains : Néronès dans le *Roman de Perceforest*, Marte dans *Ysaÿe le Triste* », *Romania*, 117, 1999, p. 474-506.  
*The Cambridge Companion to Medieval Romance*, ed. Roberta L. Krueger, Cambridge: Cambridge University Press, 2000.
- Thomas, Tristan et Yseut**, éd. Christiane Marchello-Nizia, dans *Tristan et Yseut : les premières versions européennes*, éd. cit., p. 129-211.
- Victorin, Patricia**, « Entre balbutiement et radotage. Enfance, répétition et parodie dans le roman arthurien du Moyen Âge tardif », *Études françaises*, 42, 1, 2006, p. 63-89.
- Victorin, Patricia**, « La fin des illusions dans *Ysaÿe le Triste* ou Quand la magie n'est plus qu'illusion », *Magie et illusion au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1999, p. 569-578, disponible en ligne sur <http://books.openedition.org/pup/3408>.
- Victorin, Patricia**, « La Reine Yseut et la fée Morgue ou l'impossible maternité dans *Ysaÿe le Triste* », *La Mère au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre*, 16, 1999, p. 261-275.

**Victorin, Patricia,** *Ysaïe le triste, une esthétique de la confluence : tours, tombeaux, vergers et fontaines*, Paris, Champion (« Bibliothèque du XV<sup>e</sup> siècle », 63), 2002.

**Vinaver, Eugène,** *Études sur le Tristan en prose. Les sources, les manuscrits, bibliographie critique*, Paris, Champion, 1925.

*Ysaïe le Triste, roman arthurien du Moyen Âge tardif*, éd. André Giacchetti, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1989.